



HAL
open science

Entretien avec Patrick Boucheron. Des chefs, en leur absence

Aliénor Bertrand

► **To cite this version:**

Aliénor Bertrand. Entretien avec Patrick Boucheron. Des chefs, en leur absence. Cahiers philosophiques, 2024, 178/4. hal-04873036

HAL Id: hal-04873036

<https://hal.science/hal-04873036v1>

Submitted on 9 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des chefs, en leur absence
Entretien avec Patrick Boucheron

Aliénor Bertrand

Quel regard historien portez-vous sur le projet philosophique visant à extraire un concept de chef et même de « bon » chef du corpus machiavélien ?

Patrick Boucheron

On pourrait s'attendre à ce que, comme historien, je ramène Machiavel à son temps, et uniquement à son temps, et donc au moment de la construction de sa philosophie et à celui de la réception de ses premiers messages. En ce sens-là, il n'est pas douteux que, quand Machiavel écrit *Le Prince*, il pense aux princes, et donc aux différents princes de son temps, aux principautés et aux manières de les conquérir et de les conserver. Maintenant, en tant qu'historien, je sais aussi qu'il y a deux manières de ne pas comprendre Machiavel, l'une de l'enfermer dans son temps et l'autre de le ramener au nôtre. Évidemment, entre les deux, il y a l'épaisseur des lectures et des interprétations accumulées. Depuis qu'on lit Machiavel, les lecteurs s'intéressent assez peu au fait de savoir si César Borgia a été un bon ou un mauvais chef. Ces gens-là sont morts et enterrés, et on n'attend pas de toutes façons d'être gouvernés par des princes de la renaissance comme Machiavel a pu en espérer. Encore que : je ne suis pas certain que lui-même ait cherché ardemment à être gouverné par un chef, bon ou mauvais. Je pense qu'il vivait dans un temps dont il saisissait l'impureté, dont il saisissait l'insuffisance, temps qui pouvait appeler un chef pour suppléer au régime qui, lui, avait sa préférence, sa préférence partisane et personnelle, qui était la République. On voit très bien, par exemple, comment à un moment donné, quelqu'un comme Piero Soderini peut passer, faute de mieux, pour un chef acceptable dans une situation dont la fluidité républicaine est mal assurée. Mais si cela nous apporte du point de vue de la lecture littérale de Machiavel, une telle lecture se périmé assez vite. Même si Soderini m'intéresse, en tant qu'historien qui est moins historien de Machiavel qu'un historien qui travaille avec Machiavel, ou depuis Machiavel, je dois aussi constater qu'une tout autre tradition philosophique lit Machiavel de manière non littérale. Quand il est marqué « prince », elle entend « parti », comme Gramsci par exemple. L'extraordinaire plasticité d'un terme comme « *stato* » qui recouvre à peu près tout le champ sémantique du gouvernement, de l'État, de la souveraineté, du pouvoir, du territoire, etc., - incite à se méfier des lectures strictement littérales du Prince. Il faut rendre hommage ici à la linguistique politique, aux travaux de Zancarini-Fournel, etc. Y compris d'un point strictement philologique, donc, cette plasticité devrait inciter à la prudence.

Mais ce qu'on appelle Machiavel aujourd'hui, c'est-à-dire l'effet Machiavel, ce que cette effraction philosophique dans cette époque qui n'est plus le nôtre fait à la modernité, oblige à ne pas se limiter à une lecture purement archéologique et à considérer l'ensemble des lectures, l'ensemble des interprétations.

L'archéologie intéressait assez peu Machiavel lui-même. Les Anciens l'intéressaient évidemment. Mais ce qui pouvait le passionner concernant « la continuelle lecture » des Anciens et « la longue l'expérience des choses modernes », pour le dire comme lui dans la lettre de dédicace (*Le Prince*, §2) n'écrase pas un passé

récent absolument fondamental qu'il fait ressurgir en bien des endroits de son œuvre et en particulier dans les *Histoires de Florence* : le passé communal, qui est une manière de s'auto-gouverner, par la délibération, par la rotation des charges, par la collégialité des décisions, c'est-à-dire de manière non autoritaire.

Il convient aussi de rappeler au passage que Machiavel en impose à la philosophie sans se laisser impressionner par les autorités philosophiques de son temps. Il n'est pas humaniste au sens des grands humanistes florentins de son temps, il ne sait pas le grec, n'est pas passé par les grands collèges. Il n'est pas de cette caste-là, et d'ailleurs nombre d'humanistes lui font comprendre qu'il n'est pas de leur monde. Machiavel n'a aucune raison de se laisser intimider par les autorités philosophiques. Il a donc un usage non autoritaire de la philosophie y compris le champ même de la pensée. Il ne s'agirait pas de le rediscipliner après coup en le ramenant à son temps qu'il considérerait comme impur, et finalement pas si intéressant, alors qu'il n'a pas « trouvé de chef », ce qui est tant mieux !... La chance de Machiavel est justement de ne pas avoir trouvé de chef. S'il avait trouvé un tel chef, il aurait été le Malraux d'un grand homme, c'est-à-dire quelqu'un qui cesse d'être un penseur politique au moment où il trouve son héros. Or, l'indétermination du politique se creuse dans cette absence. Je me situe donc effectivement plutôt dans la tradition philosophique de Claude Lefort, une tradition de lecture anti-autoritaire.

Aliénor Bertrand

Entre un prince, un condottiere, un empereur ou un prédicateur comme Savonarole, y a-t-il plus que l'homonymie des traductions du mot « capo » en français moderne par le terme de « chef » ? Dans quelle mesure dire la « vérité effective des choses » politiques nécessite-t-elle de parler des princes ?

Patrick Boucheron

Oui, normalement, ce que l'on entend, ce qu'on comprend par cette volonté d'aller « à la vérité effective de la chose » est de faire voler en éclats toutes les catégories aristotéliennes qui vont séparer le bon du mauvais prince, le roi du tyran, et les différents régimes selon leur degré de coercition.

Une manière assez efficace et brutale de lire Machiavel, mais il nous y invite aussi, est d'être attentif à son côté théâtral, à la provocation théâtrale au sens de sa capacité à jouer de toutes les références littéraires de son temps. On sous-estime toujours le sens de la provocation et de la blague de Machiavel. Il dit des choses énormes. Quand il semble dire qu'il n'y a pas de différence majeure entre régner, gouverner, dominer, c'est énorme. Il va à l'encontre de toute la tradition philosophique. Est-ce qu'il pense vraiment ce qu'il dit ? Quel masque prend-il à ce moment-là ? Celui de la satire politique de *La mandragore* ? On pourrait se poser la question. En tout cas, ce qui est intéressant pour nous, me semble-t-il, c'est tout du moins ainsi que je lis, est qu'il se pose en historien des pouvoirs qui ne s'en laisse pas compter avec la typologie des régimes, et pour qui les empereurs, les rois, les princes, les condottiere, -dans cet ordre-là-, ne se hiérarchisent pas selon un gradient de légitimité. Tout se juge aux effets politiques réels sur les humeurs, c'est-à-dire, sur les rapports de force.

Je reconnais volontiers que Machiavel est pour moi un compagnon, un frère d'armes, et que, si je travaille avec lui et à ses côtés, c'est à une histoire comparée et phénoménologique des pouvoirs et pas à une histoire des règnes ou des institutions, des constructions institutionnelles qu'il s'agirait d'étager sagement. Cela m'arrange plutôt de considérer que Machiavel prend en écharpe l'ensemble de ces pouvoirs sans se soucier de les hiérarchiser en fonction de leur plus ou moins grande légitimité. Et ce d'autant plus que ce qui caractérise quand même la fluidité du laboratoire politique de l'Italie du Quattrocento, est que, du pape au petit seigneur de Vérone, ces gens partagent la même culture politique. Bien malin est celui qui saurait, comme plus tard Montesquieu, séparer le doge, les princes comme les Médicis, etc. Tout cela participe d'une même anthropologie politique, et Machiavel m'intéresse évidemment d'abord lorsqu'il nous permet de comprendre la fluidité de cette anthropologie-là.

Aliènor Bertrand

Effectivement, comme vous l'avez d'ailleurs très bien montré dans vos travaux, Machiavel se joue des traditions herméneutiques humanistes qui se sont imposées à lui. Dans quels jeux rhétoriques et intertextuels sont prises les figures des chefs ? Que nous apprend son art d'écrire sur les figures de chef qui émergent de son œuvre, Moïse, Romulus, Numa, Fabrizio Colonna ou Cesare Borgia ?

Patrick Boucheron

César Borgia, c'est simple, il est évident que l'on est là au plus près de l'intérêt qu'il a eu, ou de la sympathie, de la fascination peut-être, pour une certaine expression de la violence politique. Je ne cherche pas à « tout sauver » chez Machiavel. Il a été, probablement davantage qu'on pourrait l'être aujourd'hui si l'on voulait adopter sur cette question une attitude morale, pour le moins intéressé par la violence politique. Intéressé par la violence politique et par la violence de la fondation. C'est la question de Savonarole et du rapport profondément ambigu avec cette aventure dont il procède. Machiavel n'aurait sans doute pas fait de politique si, en 1498, Savonarole n'avait pas ouvert une brèche dans l'ordre des pairs de Florence. Il a été un jeune homme s'engouffrant dans la brèche, ce qui aurait été impossible sans cette violence. Mais cette violence de la fondation, c'est aussi comme cela qu'il comprend à mon avis toute aventure religieuse de fondation de la loi, type Moïse. Et évidemment, Romulus l'intéresse aussi. Il faudrait revenir aux textes précisément, mais comme cela, de mémoire, pour moi, il affronte vaillamment, crânement, sans louvoyer, la question de la violence des fondements, le fait que toute République se fonde sur ce que Derrida appelait la force de la loi : le droit ne peut se fonder que hors du droit. Le meurtre fondateur et fratricide qui fonde Rome, Remus et Romulus ne doit être ni justifié, ni euphémisé, mais compris comme une vérité fondamentale et cruelle de l'ordre politique. C'est en tout cas ce qui m'intéresse. Par rapport à César Borgia, par exemple, je crois pense comprendre que Machiavel a cru un moment au fait qu'il puisse devenir le nouveau prince d'une Italie suffisamment forte, puisque c'est là son obsession, capable de résister aux armées françaises, et qu'il restaure un peu de la dignité blessée de ce qu'il appelle quand même une patrie. Bon, je regarde cela avec un intérêt historique puisque je me suis intéressé à ces épisodes dans *Léonard et Machiavel*, à la

manière dont Machiavel suit César Borgia. Mais Machiavel nous intéresse davantage au moment où il ne le suit plus, où il le lâche, au sens où l'on dit je ne suis plus d'accord, je te lâche. Et à ce moment-là pour le coup, la puissance d'actualisation en sort renforcée.

Aliénor Bertrand

Quelle est, plus généralement, votre méthode de circulation entre les textes et les époques pour éviter le double écueil indiqué pour commencer, celui des lectures historicisantes de Machiavel et celui qui en fait une icône transhistorique ?

Patrick Boucheron

Pour un historien, la critique du second écueil est évidemment bien plus facile que celle du premier...Machiavel n'est assurément pas le contemporain de Montesquieu, par exemple. On ne peut les ranger ainsi tous deux comme des autorités qui se répondraient dans un théâtre des idées décroché de tout contexte. L'argument est banal. Il peut être moins banal de remarquer comment des effets de contemporanéité qui n'ont rien d'évident sont construits : c'est toute la force d'un historien comme Carlo Ginzburg, que de montrer qu'à certains moments et sur certains sujets, il ne suffit pas de dire que Machiavel et Montesquieu ne sont pas contemporains : l'effet de contemporanéité peut être plus fort avec Machiavel qu'avec Montesquieu. À partir du moment où on prend de biais cette question de la hiérarchie, de la typologie des régimes et qu'on décide de s'approcher davantage d'une ontologie fluide de l'exercice du pouvoir avec Machiavel, alors on peut être de plein pied avec lui, davantage qu'avec Montesquieu. Par conséquent, on est libre aussi de choisir son échelle de temps : le plus vieux n'est pas nécessairement le plus éloigné de nous.

Comment procède-t-on ? La règle méthodique est de s'intéresser d'abord du même ton, du même allant et du même enthousiasme aux différentes lectures successives de Machiavel : on ne prétend pas y débouler seul et le premier comme si rien jusque-là n'avait été fait. Entre Machiavel et nous, il peut, certes, y avoir une amitié directe : quelque chose se passe entre tous les vaincus de l'histoire, -Gramsci et les autres-, et Machiavel. Il peut y avoir au fond un accès direct. Mais entre Machiavel et nous s'interpose aussi l'épaisse couche, non seulement des siècles, mais des lectures et des interprétations. Cela ne signifie pas qu'on en est irrémédiablement séparé : on peut au contraire bénéficier de cette temporalité épaisse et sédimentée. La méthode consiste donc à aller chercher les points d'incandescence dans sa pensée, dans ses textes, où, parce qu'il a ardemment désiré être de son temps, il peut devenir du nôtre. Aller donc chercher au sens propre, au sens nietzschéen, le Machiavel intempestif, celui qui a toujours voulu nommer les choses qu'il vivait. C'est ce qu'il a toujours voulu, il n'a pas désiré autre chose, ce n'est pas douteux. Si nous lisons encore Machiavel ou les auteurs du passé, c'est parce que, ayant voulu être de leur temps, ils peuvent être du nôtre. Leur compréhension de ce qui leur arrivait peut nous être utile, à nous qui ne savons pas ce que nous allons devenir. En ce sens, nous les lisons au présent, voire même, comme disait Althusser, au futur. L'actuel, rappelons-le, est ce que nous sommes en train de devenir. Il s'agit donc d'aller chercher chez Machiavel les points

d'incandescence, qui sont des points d'actualisation, de petits tremplins de sens, sans pour autant y prendre toutes nos aises. Il n'est pas question de l'instrumentaliser pour aller y chercher des vérités à notre seule convenance et ressemblance, comme disait Lucien Febvre. Quand, dans ses *Discours sur la première décade de Tite-Live*, il explique que les bonnes lois ne sont pas faites par des législateurs vertueux mais qu'ils sont façonnés par des rapports de force équilibrés, cela nous intéresse. Cela nous intéresse même plus aujourd'hui que cela pouvait intéresser un lecteur contemporain de Machiavel parce que l'idée d'une assemblée représentative qui représente justement et équitablement le rapport de force nous parle davantage qu'à l'Italie du tournant du XV^{ème} et XVI^{ème} siècle.

Aliénor Bertrand

La diversité des lectures de l'œuvre de Machiavel est fascinante, tant elle est bigarrée, riche des polarisations opposées du spectre politique. Elle oscille notamment entre une attention portée à la conflictualité des humeurs des corps politiques et une autre à la capacité d'une « tête » à s'imposer, à imposer son empire, son pouvoir. Dans quelle mesure, par-delà la notion de république et la conceptualité qu'elle emporte avec elle, ces prismes interprétatifs peuvent-ils être rapportés aux manières de comprendre le dévoiement et la fin du mouvement communal ?

Patrick Boucheron

Je pense que c'est « la » question, la question dans laquelle était Machiavel, celle de laquelle on l'arrache le plus souvent en le situant dans un face-à-face, dans un vis-à-vis que je trouve étouffant, entre les Anciens et Modernes, entre un monde d'idées agitées par des grands noms romains et une modernité un peu vague, celle des grands agencements anonymes que seraient l'État, le peuple, le parti, le chef, etc...Le monde dans lequel vivait Machiavel était un monde post-communal, c'est-à-dire un monde qui avait vu s'effondrer la possibilité de l'autogouvernement urbain et de son extension territoriale, avec des formes de la vie civile, du « vivre civilement » pour le dire comme Machiavel, qui étaient fondées sur un certain nombre de procédures, élections, rotation des charges, collégialité des décisions, etc., et surtout, surtout, le plus important le contrôle des élites. La démocratie est le contrôle des élites. C'est le régime où il y a quelque chose qui retient les Grands de dominer davantage. Pour le dire très simplement, Machiavel comprend, comme beaucoup en somme, que la loi du pouvoir est de verser vers l'abus de pouvoir. Rien ne peut l'empêcher, aucun miroir au Prince au sens classiquement médiéval, c'est-à-dire l'effort d'entourer les chefs de vertus, les entourer de miroirs vertueux qui pourraient leur permettre de se voir et de se juger eux-mêmes. Cela ne suffit pas. Il faut des contre-butées, des contre-pouvoirs pour empêcher le pouvoir d'aller vers son abus. Il faut que quelque chose fasse peur au chef. Ce quelque chose peut être la violence. Le plus souvent, c'est la violence. La peur du Roi s'entend de deux manières, la peur qu'il inspire, et la peur qu'il peut ressentir du fait même que, comme il est dit dans *Le Prince*, il peut être enfermé dans une forteresse par cette peur qu'il inspire. Mais en régime communal, il y a d'autres possibilités qui sont la loi et le droit, et surtout, toute une série de procédures, en

particulier dans la cité, cette cité dont il fait l'histoire dans les deux dernières années de sa vie, *l'Histoire de Florence*. Ces procédures un peu grises ne sont pas très glorieuses, mais ce sont elles qui font la commune : la reddition des comptes, le contrôle des magistratures à leur sortie de charge, une bureaucratie du contrôle des élites rappelant que si tout le monde était vertueux, il n'y aurait pas besoin de république. La république est le régime qui s'accommode du fait que les gens ne sont pas toujours vertueux. Et tout cela se régule.

Parler de monde post-communal peut paraître étrange comme chronologie puisqu'on est à la toute fin du XV^{ème} siècle, à un moment où l'Italie a quitté depuis longtemps ce moment de bascule. Le moment de bascule nous préoccupe bien sûr particulièrement dès lors que l'on s'affronte à la question la plus brûlante, la plus saillante, la plus cuisante de notre culture politique : pourquoi des sociétés politiques matures, sûres de leur liberté, y renoncent-elles le cœur léger pour tenter l'expérience du pouvoir autoritaire ? Or cela, cette bascule est l'histoire de la fin du XIII^{ème} et du début du XIV^{ème} siècle. Au milieu du XIV^{ème} siècle, du point de vue de la marche à la seigneurie, c'est joué. Mais si l'Italie princière du XV^{ème} siècle est princière anthropologiquement, si son exercice du pouvoir est celui d'un pouvoir autoritaire et dynastique, elle est toujours républicaine dans son principe, elle s'autorise toujours de la République, elle demeure donc post-communale. Qu'est-ce alors qu'une société post-communale ? Une société très éloignée de son principe historique, - mais comme nous commençons à être éloignés de la Révolution française. C'est à peu près le même écart, deux siècles quand même... Il me semble que l'on peut continuer à lire Machiavel au présent depuis ce dispositif historique là.

Aliénor Bertrand

La relation pensée par Machiavel entre l'art politique du prince et l'art militaire trouve certainement une grande part de son explication dans la porosité des États italiens aux menées et conquêtes du royaume de France... Mais si grande que soit la vertu d'un prince, sa capacité à se saisir de la fortune, celle-ci est confrontée à une temporalité qui ne se résume pas au présent de l'action. Comment lisez-vous, de ce point de vue, le cinquième chapitre du Prince, notamment le dernier passage qui articule le principe de vie des républiques et la liberté ? Autrement dit, face à la liberté que peut un chef ? Que peut-il même contre le souvenir de cette liberté ?

Patrick Boucheron

Oui : aussi loin qu'il soit de son principe effectif, de la réalité effective de la chose républicaine, il demeure lié en son principe, par son souvenir, à ce fondement même de l'autorité, parce qu'il n'y en a pas d'autre. On reste quand même, malgré tout dans un monde sans roi. Il ne faut pas l'oublier. Ce monde-là est délié du principe puissant qui raccroche l'autorité à la sacralité. Quand Machiavel va en France, quand il va même en Allemagne, il comprend ce que c'est à la fois que la théologie politique d'un côté, et ce que l'on appelle aujourd'hui la confessionnalisation de l'autre. Il est confronté à d'autres types de légitimation. Mais en Italie évidemment, celui qu'on appelle un prince reste quelqu'un qui n'est pas un roi, qui n'est pas sacré. Un prince peut bien user du sacré, le manipuler, user publiquement de la religion, - ce qu'on appelle la religion

civique, mais il n'a pas d'onction. Demeure donc la force. Du point de vue conjoncturel, Machiavel le comprend en voyant Louis XII, cette hypermonarchie, celle qu'il appelle la grande monarchie de France, qui bénéficie à la fois de ce principe de légitimité supérieur qu'on appelle la souveraineté, et de son écrasante force militaire, qui le désole, mais qu'il est bien obligé de constater. L'armée permanente et le sacre. En comparaison, la liberté des italiens n'est rien. On dirait aujourd'hui dans une perspective marxiste que Machiavel est un critique des libertés formelles : à partir du moment où les conditions historiques ne sont plus réunies pour garantir les libertés, elles perdent jusqu'au nom de liberté, et ce d'autant plus qu'on est dans un système politique où la « liberté » est encore de façon un peu indissociée la liberté de l'Église, la liberté d'entreprendre et la liberté politique. Notons d'ailleurs que ce système est encore présent dans l'arrière-pays d'un grand nombre d'exégètes, aussi bien en Italie qu'aux Etats-Unis. Il y a là-dedans un moyen-âge pour la pensée atlantiste, un moment qui est le moment médicéen, où de manière presque miraculeuse pour le capitalisme, la surdomination économique qui s'accompagne d'une politique de grandeur et de mécénat met en beauté l'exercice du pouvoir, s'autorise de l'exercice de la liberté. Tout cela paraît inattaquable, et la force subversive de Machiavel est de montrer que c'est une liberté formelle. Il sépare ces différentes libertés, religieuses, économiques, partisans, pour en affaiblir la robustesse, laquelle est tout entière dans la confusion.

Aliénor Bertrand

Pour revenir à la figure du chef chez Machiavel et à ses résonances contemporaines, vous en avez-vous-mêmes fait un usage politique au moment des manifestations massives de 2023 en France contre la réforme des retraites. Le moins que l'on puisse dire est que cette prise de parole publique n'est pas passée inaperçue. Vous aviez notamment cité : « on trouve ces deux humeurs différentes : et cela naît de ce que le peuple désire ne pas être commandé ni écrasé par les grands, et que les grands désirent commander et écraser le peuple ». Pourriez-vous revenir sur cet épisode et nous faire confiance des leçons que vous avez tirées de cette surexposition machiavélienne ?

Patrick Boucheron

Je peux être volontiers le premier à critiquer les raccourcis historiques que j'emprunte parfois, quasiment dans le feu de l'action, mais je l'espère avec toujours un certain sens de la provocation, -et peut-être même de la blague-, assez machiavélien dans son inspiration. Et évidemment, je suis bien conscient qu'on est là dans un usage politique de Machiavel, -pas forcément un mésusage. L'épisode auquel vous faites allusion a eu lieu lors d'une émission de radio à l'invitation d'Emmanuel Laurentin, la question étant de réfléchir à un moment de blocage de la légitimité démocratique, ou au chef en démocratie. En l'occurrence, le Président de la République déniait au peuple son nom de peuple en n'y voyant qu'une foule, et l'idée était de rejouer une très vieille question de philosophie politique, que je pouvais poser avec Machiavel, mais que je peux tout à fait poser sans Machiavel. Je pense notamment au livre de Charlotte Nordmann sur Rancière et Bourdieu. C'est une question très générale, que je vais rappeler ici en

termes tout à fait vagues, la question de savoir si les dominés ont la science de leur domination. J'ai été formé, à titre personnel et générationnel, dans la sociologie critique de Pierre Bourdieu. J'y ai trouvé des ressources d'émancipation, y compris pour moi-même ; je sais ce que cela fait de prendre conscience des contraintes qui pèsent sur une existence, je sais ce que cela fait de se libérer, de s'émanciper par le savoir, et par le savoir même de la domination. Je serais donc toujours très reconnaissant, depuis cette expérience de jeune homme qui ne sait pas au fond ce qui le contraint, de ces lectures, de ces grands renversements qu'ont été la littérature et la sociologie critiques. Bien sûr, depuis d'autres choses ont été pensées et écrites. Charlotte Nordmann a joué Rancière contre Bourdieu, sur ces sujets-là, au fait que Bourdieu donne une fonction un peu héroïque à la sociologie critique parce qu'elle dévoilerait le savoir de leur domination à ceux qui ne pourraient pas la découvrir seuls. Rancière est un philosophe de l'émancipation qui, comme on sait, défend dans *La nuit des prolétaires* une autre logique à l'intérieur même des dominés. Et de ce point de vue-là, Machiavel serait plutôt du côté de Rancière. Pour Machiavel, et c'était la phrase que j'ai citée, mais j'aurais pu en citer d'autres sans citer Machiavel, il y a deux humeurs qui s'affrontent sans cesse, celle des puissants qui veulent toujours sans cesse dominer davantage, et celle des dominés qui savent comment résister. Cela me semblait très important de la rappeler à ce moment-là.

Pour détendre tout le monde, je dirais que, disant cela, je n'ai pas fait œuvre d'historien, ni de philosophe politique, mais de citoyen qui fait feu de tout bois, qui va chercher dans une référence ancienne de quoi éclairer le présent, qui fait un petit brasier de sens dans une œuvre du passé pour éclairer un chemin, exactement comme Machiavel, qui, quand il en a besoin, va lire Tite-Live. On ne songerait pas à reprocher à Machiavel de ne pas être entièrement historien, fidèle à Tite-live. Il fait ce dont il a besoin à un moment donné. Bien sûr, je ne peux pas dire cela trop fort, parce que, dit comme cela, je semble déroger aux règles de la méthode. Mais on parle de Machiavel, qui en a vu d'autres. Si l'on veut bien considérer ce qu'on peut faire avec le nom Machiavel, à vrai dire, je ne vois pas ce qu'il n'a pas légitimé, escorté, comme discours qui va d'un bout à l'autre du spectre. Sachant que ma propre lecture, fondamentalement anti-autoritaire, s'autorise en tout cas du fait que Machiavel lui-même a pris toutes les libertés avec la tradition philosophique.

AB

Vivons-nous un moment machiavélien ?

Patrick Boucheron

Ce que j'entends par moment machiavélien n'a pas grand-chose à voir avec l'expression passée de l'autre côté de l'Atlantique puis revenue aujourd'hui par ici. Par moment machiavélien, je désigne un moment d'inadéquation entre les mots et les choses, quand les instruments linguistiques avec lesquels on saisit le monde se cassent sous nos mains. Ce n'est pas un outil de périodisation, mais plutôt d'indication d'une indétermination du politique, de l'insuffisance des mots pour le dire, et de la volonté d'en chercher d'autres, pour, malgré tout, ne pas renoncer à dire ce qui se passe. Cela ne dit donc pas une époque, mais plutôt la difficulté de dire l'époque où l'on vit.

Lagrasse, le 9 août 2024 (transcription verbatim version 5/11/2024).